

Lettre pastorale pour le Carême 2010

Quo vadis ? Où vas-tu ?

Harald Rein, Evêque de l'Église catholique-chrétienne de la Suisse
Aux paroisses catholiques-chrétiennes de la Suisse
Et aux catholiques-chrétiennes et catholiques-chrétiens dans la diaspora



«N'est-ce pas là ce que nous te disions en Égypte: Laissez-nous servir les Égyptiens, car nous aimons mieux servir les Égyptiens que de mourir au désert?»

(Exode 14, 12)

«Car c'est Dieu qui fait en vous le vouloir et le faire selon son dessein bienveillant»

(Épître aux Philippiens 2, 13)

Chers frères et sœurs,

Introduction

C'est notre manière de comprendre l'Église: il n'y a pas «ceux d'en haut» et «ceux d'en bas». Il y a seulement l'Église comme communauté, comme peuple de Dieu en route à travers les temps.

Dans cet esprit, l'Église ne se comprend pas en premier lieu comme institution disposant de la vérité mais plutôt comme communauté de personnes qui souhaite donner une nouvelle crédibilité et plus de poids à l'Évangile de Jésus Christ. L'histoire du peuple de Dieu en marche est notre rêve commun.

D'Égypte, Moïse a conduit le peuple d'Israël à travers le désert vers la terre promise. Mais ce n'est pas si simple de partir: le pharaon ne voulait pas laisser partir le peuple d'Israël et un grand nombre ne voulait pas suivre Moïse. Certains avaient peur et d'autres auraient souhaité avancer plus rapidement. Sans l'aide de Dieu et sans les protestations du peuple, Moïse aurait souvent conduit le peuple d'Israël dans la fausse direction.

Le pharaon et les plaies d'Égypte représentent respectivement dans cette histoire biblique l'opposition à l'ordre établi. On souhaitait que tout reste inchangé. Ne rien changer était primordial. Les partants souhaiteraient au fond d'eux-mêmes rester dans leurs foyers en Égypte. Ils préféraient rester esclaves plutôt que d'être libres et mourir de soif dans le désert. Dans notre Église je constate que des résistances et des craintes existent à côté d'une certaine résignation mais

aussi d'un esprit de **«redépart»**, de renouveau ou de redémarrage.

Dans un certain sens nous sommes prisonniers de notre propre système. Au fond nous souhaitons que le nombre de nos membres augmente mais sans changer notre manière d'être, sous la devise:

«Nous ne faisons pas de mission parce que nous sommes une Église reconnue bien bourgeoise. Finalement nos frères catholiques-romains devraient s'approcher de nous tout seuls, s'ils lisent nos brochures, en particulier à cause de l'infaillibilité, du primat de juridiction du pape et de l'ordination des femmes!».

Dans ce contexte historique et avec l'aide du Saint-Esprit, vous m'avez élu évêque. Je ne suis pas Moïse. Je ne suis qu'un homme mais je suis décidé à m'investir pour un nouvel élan de notre Église.

Quo vadis est une expression latine qui signifie «où vas-tu?». Selon une légende ancienne l'apôtre Pierre, en fuite de Rome, a rencontré le Christ. Il lui a posé la question **«Quo vadis, Domine?»** (Où vas-tu, Seigneur?). Le Christ lui répondit «Je vais à Rome pour me faire encore une fois crucifier».

Ce qui a amené Pierre à rebrousser chemin. Il a été fait prisonnier à Rome et il fut crucifié. Pierre avait fui son devoir et Jésus l'a rappelé à sa mission.



La Via Appia

A la Via Appia à Rome on trouve aujourd'hui l'église «*Domine, Quo Vadis*», là où l'on situe cet événement légendaire. C'est aussi là que j'ai pris cette photo lors d'un séjour à Rome. J'aimerais interpréter cette formule latine – par rapport à notre Eglise catholique-chrétienne: «Où va notre Eglise? Où Dieu nous conduit-il? Quelle est notre mission spécifique aujourd'hui?».

L'œcuménisme, notre tâche fondamentale

Le choix de ce thème pour ma première lettre pastorale a son origine dans le fait que j'ai provoqué à mon entrée en fonction de fortes émotions auprès de nombreux membres de notre Eglise avec l'idée d'un «rapprochement vers l'Eglise catholique-romaine» et le souhait d'une «augmentation à 20'000 membres». Ces émotions me montent à quel point ces thèmes sont importants et en même temps

déliçats. C'est pour cela que je me réfère au départ d'Egypte du peuple d'Israël.

Situation actuelle

Quand notre Eglise a été créée respectivement en 1874 et 1876, l'Eglise catholique romaine ne nous attribuait qu'une survie d'à peine une génération.

Or nous existons toujours. Dieu a besoin de nous, malgré le fait que nous sommes apparemment à bout de souffle compte tenu du petit nombre de nos membres.

Et nous sommes convaincus du rôle que notre Eglise doit jouer. Sa situation est malgré tout devenue très difficile – comme d'ailleurs celle de la plupart des Eglises d'Europe occidentale. De nombreux laïcs et ecclésiastiques trouvent frustrant d'être constamment confrontés avec cette petitesse, la diminution de nos membres et les problèmes financiers. Nous devons davantage propager notre histoire et notre identité et parallèlement remplir la tâche principale de toute Eglise qui consiste à transmettre la foi.

Ces dernières décennies notre société a beaucoup parlé du syndrome du burn-out (surmenage). On peut constater que cela ne touche pas seulement des individus mais également des organisations entières.

«L'organisation épuisée» essaye de préserver à tout prix l'acquis et commence à se référer de plus en plus à elle-même. Cela peut se manifester par des problèmes de compétence et par une communication défailante. Nous devrions nous concentrer à nouveau de manière détendue et avec assurance sur notre tâche fondamentale: l'œcuménisme et la transmission de la foi (croissance). Je n'entends ici pas seulement «L'œcuménisme quotidien» dans nos paroisses avec toutes les confessions voisines – même si cela est aussi important – mais le mandat de base du mouvement vieux-catholique: surmonter les schismes entre des communautés ecclésiastiques catholiques.

L'histoire, notre rêve

Notre programme et notre credo sont: Comme dans l'Eglise des premiers siècles, celle qu'elle a existé jusqu'à l'an 1000, le Christ doit être en tout le chef, le centre et le fondement de notre Eglise orientée par la foi et par le service religieux dans un esprit véritablement catholique. C'est pour cela que notre Eglise porte respectivement le nom de vieille-catholique et de catholique-chrétienne. Ainsi dans notre Eglise toutes les décisions importantes sont – dans la mesure du possible – prises par consensus (unanimité selon la tendance – pas dans l'absolu?).

L'identité et nos relations œcuméniques

Chacun-e peut participer au débat et à la décision. L'évêque participe en premier lieu comme modérateur - avec peu d'exceptions, (il est ainsi le gardien et le berger). Si on m'interroge sur la force et la faiblesse de l'Eglise catholique-chrétienne, j'ai la même réponse à ces deux questions: sa petitesse. Nous pouvons quasiment démontrer dans notre petitesse ce que veut dire être une Eglise locale qui permet d'avoir une vue d'ensemble et qui fonctionne selon le système épiscoposynodal. Mais c'est également justement cette petitesse qui cache le danger que les rela-



Quo vadis Domine?
Annibal Carrache 1601 - 1602
Londres - National Gallery

tions humaines peuvent être marquées négativement par un esprit de clocher et paralyser ainsi l'Eglise en l'entraînant dans des conflits inutiles, particulièrement s'il s'agit de questions d'avenir ou de personnel.

L'histoire ne se situe pas hors de l'espace et du temps, elle est au contraire réalisée concrètement par l'identité de chacun. Dans ce domaine notre Eglise a une histoire. Quand elle a été obligée de s'organiser dans le contexte du premier Concile du Vatican après 1870, nous nous comprenions comme «Eglise de secours», c'est-à-dire comme la continuation de l'Eglise catholique d'Occident, qui n'était, contrairement à la majorité, pas devenue «romaine» (catholique-romaine, infaillibilité et juridiction du pape). Cette prétention n'a pas pu être maintenue compte tenu du petit nombre qui lui a donné peu d'importance dans la société. En 1889, par la création de l'Union d'Utrecht, nous nous sommes nouvellement positionnés avec d'autres Eglises catholiques indépendantes. Nous sommes alors devenus la famille ecclésiale vieille-catholique. Nous nous sommes aussi rapprochés des anglicans et des orthodoxes car nous reconnaissons en eux l'histoire de «l'ancienne Eglise» «catholique sans Rome». Cela a permis au mouvement vieux-catholique d'être pendant près de 50 ans un pionnier de l'œcuménisme et d'acquérir une notoriété bien plus importante que son nombre. En 1931 une communion ecclésiale avec les anglicans s'est réalisée. La même chose s'est faite avec les

orthodoxes, cette fois au plan des commissions. Malgré cela l'importance œcuménique des Eglises vieilles-catholiques a diminué du fait de la création du Conseil œcuménique des Eglises en 1948, car celui-ci offert un meilleur forum pour les relations entre les Eglises.

Un autre élément a modifié notre identité. Le Concile de Vatican II entre 1962 et 1965 a éveillé des deux côtés de grands espoirs. Ainsi notre petite Eglise, sœur «dissidente», est subitement devenue «l'avant-garde» de l'Eglise catholique (romaine). Une réunification semblait tangible.

L'euphorie est malheureusement rapidement retombée. Après de longues délibérations, un dialogue catholique-romain - vieux-catholique a finalement eu lieu au plan mondial. Il a été conclu avec succès en été 2009. Mon interprétation personnelle sur la proposition formulée par la Commission ecclésiale est la suivante: L'Eglise catholique romaine et les Eglises vieilles-catholiques se reconnaissent pleinement comme Eglises catholiques sœurs (communauté ecclésiale). Elles règlent leurs multiples relations (comme par exemple les conversions d'une Eglise à l'autre) de manière fraternelle et dans la confiance mutuelle. Pour différentes raisons, une union n'est pour l'instant pas possible, en particulier à cause de l'ordination des femmes déjà introduite chez nous, le droit d'élection de l'évêque par le peuple et les dogmes contestés concernant le pape.

Sous quelle forme une telle union ecclésiale pourrait être vécue fera l'objet d'autres discussions. Je peux comprendre que cela éveille des peurs et de la méfiance chez de nombreux membres de notre Eglise, mais je constate que la situation est similaire dans l'Eglise catholique romaine. Mais notre programme et notre histoire nous obligent à examiner cela avec sérieux. Car aujourd'hui ce n'est plus l'Eglise sœur catholique romaine qui est notre «ennemi» mais le monde et l'absence de foi.

Transmission de la foi (croissance)

C'est là que se situe notre possibilité de grandir. Cela n'exclut évidemment pas que des chrétiennes et des chrétiens d'autres Eglises «entrent» de leur propre gré dans notre Eglise. Mais cela se situe sur un autre plan et doit être réglé dans un esprit de fraternité œcuménique. C'est la raison pour laquelle je souhaiterais intensifier la communauté ecclésiale avec les anglicans et institutionnaliser la communion ecclésiale obtenue au plan des commissions avec les Eglises orthodoxes et l'Eglise catholique romaine. Tout cela fait partie de notre programme d'Eglise ancienne. Nous pouvons être fiers de notre variante d'Eglise catholique et la voir comme un enrichissement de l'œcuménisme jusqu'à ce que la véritable unité de l'Eglise divine soit rétablie, ceci non

seulement spirituellement mais aussi au niveau institutionnel: C'est-à-dire l'Eglise comme communauté d'Eglises locales qui se reconnaissent mutuellement, complètement et échangent par l'intermédiaire de leurs évêques.

Même si la recherche de l'unité ecclésiale fait partie des tâches spécifiques de notre Eglise, elle ne doit pas se tourner uniquement autour d'elle-même et de sa relation avec Rome et l'œcuménisme. Car le caractère fondamental de l'Eglise doit se manifester dans la liturgie, l'annonce de la bonne nouvelle et dans l'amour du prochain: le royaume de Dieu est proche. Nous annonçons la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il re-vienne en gloire - Le message de la Bible est valable pour tous les humains et l'Evangile est universel:

«Allez, faites de toutes les nations des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et

du Saint Esprit, et enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde ».

Matthieu 28, 19+20

Au début du christianisme, l'histoire de l'Eglise était l'histoire de la mission. Le christianisme s'est développé par la mission des apôtres – en particulier celle de Paul et de ses disciples – autour de la Méditerranée et était basé sur la libre décision et la conviction intime des personnes. Il s'agissait de la conversion individuelle de personnes non-chrétiennes qui, confessant en tant qu'adultes, décidaient de devenir chrétiens et se faisaient baptiser.

Lors du «tournant constantinien», par lequel le christianisme est devenu religion d'Etat, une autre évolution, qui avait ses avantages et ses inconvénients, a commencé.



L'église Domine Quo Vadis - Rome (Photo Internet Wikipèida LPLT)

Des peuples entiers ont été christianisés et le baptême d'enfants a été introduit. La conséquence en a été que dès la fin du Moyen-âge on a connu le phénomène de chrétiennes et de chrétiens baptisés enfants ne pratiquant pas leur foi ou n'ayant aucune connaissance sur elle.

La situation actuelle

Ainsi est apparu après la Réformation, à côté de la notion de mission, celle de la «mission intérieure». Sous «mission intérieure» on entendait l'éveil de la foi au sein de la population chrétienne, ce qui est au fond un paradoxe. Plus tard il s'y est ajouté la mauvaise image qu'avait le terme «mission» en général, dû à la mission forcée auprès de peuples extra-européens dans le contexte de la colonisation. Ainsi le terme «mission» a aujourd'hui encore une connotation négative, malgré qu'on ait essayé de le remplacer par d'autres mots, comme par exemple évangélisation, néo-évangélisation et construction de paroisses.

Tout cela ne change pas les tâches fondamentales de toute Eglise: l'annonce du message et la mission comprise comme «transmission de la foi à la prochaine génération». Une Eglise qui n'est plus missionnaire dans ce sens à l'intérieur et à l'extérieur cesse d'être Eglise. Il se pose seulement la question du «Comment»?

Alors que la demande d'offres du religieux n'a nullement diminué dans la société postmoderne en Europe, la plupart des Eglises locales et les Eglises indépendantes établies historiquement sont en train de perdre du terrain. Par l'offre traditionnelle qui se compose des services religieux, de la pastorale, de l'enseignement religieux, des associations et des visites à domicile, on constate que seuls les paroissiens actifs sont atteints. Mais même de nouveaux concepts qui essayent d'atteindre les membres distancés et ceux qui sont sortis de l'Eglise n'ont pas un succès significatif. Les principales raisons de cette évolution sont qu'il n'existe plus aujourd'hui de chrétiens et de chrétiennes dont l'identité pourrait se réduire à une seule confession, car la foi a de nombreuses facettes – indépendamment du fait que l'appartenance à une confession est en général un hasard et tient le plus souvent à des raisons biographiques. La religion est devenue une affaire purement personnelle et individuelle et se déroule comme une recherche d'orientation religieuse – selon des modèles de «patchwork». Les Eglises ne sont plus seules à faire des offres et c'est justement cela qui peut être une grande chance pour elles. Un peu comme à l'époque de l'Empire romain et de l'Eglise des premiers siècles, l'Eglise d'aujourd'hui doit à nouveau relever le défi en tant que minorité de se concentrer sur son véritable message et sur sa transmission.

Qu'est-ce que cela signifie pour l'Eglise catholique-chrétienne aujourd'hui?

A l'avenir l'appartenance à une paroisse ou à une Eglise sera en premier lieu déterminée par les besoins personnels et pas par des facteurs confessionnels ou idéologiques. («Nous n'avons pas de pape. Nous ne croyons pas en l'infaillibilité. Nous n'avons pas de célibat»). Le christianisme de relève sera complété et renforcé par un christianisme choisi. Le christianisme du futur dépendra de son effectif, de sa mobilisation, (identification, insertion et groupes comme cellules), de sa force financière, de son activité sociale (pour autant qu'elle soit reconnaissable comme «témoignage de foi») et avant tout de sa «vivacité spirituelle». Au centre on devrait y trouver tolérance, compréhension, disponibilité pour le dialogue et avant tout une transmission de la foi moderne avec un profil actuel et une spiritualité perceptible. Les paroisses vieilles-catholiques – comme toutes les autres paroisses - auront un avenir dans la mesure où elles arriveront à pratiquer une mission qui corresponde d'une part à la vision de leur Eglise et d'autre part à leurs possibilités. En Europe, le problème n'est pas qu'il n'y ait pas assez de chrétiennes et de chrétiens, le scandale est plutôt le fait que la plupart des baptisés ne trouvent jamais l'accès à une paroisse chrétienne.

Pour être «touché» par un service religieux lors de la visite d'une paroisse, il faut en premier lieu en trouver le chemin. Comment les personnes intéressées en trouvent-elles le chemin? Non par l'ensemble de la paroisse, mais par des membres individuels. On peut prouver que la plupart des personnes ont été incitées à participer dans une paroisse par le «facteur-Oikos» («La maison du Seigneur» est construite par des relations de vie naturelles). Car c'est très différent si nous recevons l'Évangile témoigné par un ami ou par une présen-

Comment la foi est-elle transmise?

tation religieuse d'une personne totalement inconnue. Une chrétienne engagée s'adresse par exemple à ses voisins, ses collègues de travail ou à sa parenté en parlant de Dieu, de l'Église, etc. et l'invite dans sa paroisse. Cela doit cependant toujours se passer dans le respect. On ne s'adresse qu'à ceux dont on pense qu'ils apprécieraient ce geste et on n'insiste pas s'ils refusent. Transmis dans le contexte de l'Église vieille-catholique cela pourrait signifier: si chaque membre avait «convaincu» un seul nouveau membre, l'avenir de la paroisse serait au moins assuré. Se réjouir dans la foi veut aussi dire parler avec naturel et sans crispation de son appartenance à l'Église. Dans les Églises traditionnelles on sous-estime en général le



«facteur-Oikos» alors qu'il a une plus grande efficacité que de grandes manifestations et la publicité: cela tient au bouche à oreille.

Mais il est tout aussi important que l'hôte motivé trouve une paroisse nombreuse qui célèbre notre magnifique liturgie. C'est pour cela que les membres actifs doivent s'engager en toute liberté pour que la liturgie soit assurée la plupart des dimanches.

Les changements actuels de la société encouragent les petites Églises. C'est pourquoi nos chances sont bonnes.

Confiance réciproque

Nombreux étaient les Israélites qui avaient des réserves et des craintes de partir dans l'inconnu, mais ils sont tout de même partis car le temps en était venu. Dans ce sens, je vois beaucoup de raisons d'avoir de l'espoir.

Je pense par exemple aux «Sternschnuppen» à Zurich, Bâle, Soleure et prochainement à Berne.

Egalement aux «Lumières de midi» de Genève, au lieu de rencontre «Offenbar» de Bâle, à la régionalisation au Fricktal et dans la vaste région d'Olten, à la bonne collaboration des paroisses francophones au sein du Comité Romand, à la meilleure prise en charge du Tessin, à la rénovation imminente de la Maison des étudiants, au nouveau concept des médias et des régions de la Diaspora, à l'augmentation des membres des paroisses urbaines, etc. Laissons-nous partir dans la confiance mutuelle et dans la foi avec le Seigneur de l'Église, Jésus-Christ.

«Car c'est Dieu qui fait en vous le vouloir et le faire selon son dessein bienveillant»

(Épître aux Philippiens 2, 13)

Berne,
période du Carême 2010
† Harald Rein